

Karim
Kattan

L'ÉDEN
À L'AUBE

roman

elyzad

L'Éden à l'aube

Du même auteur

Préliminaires pour un verger futur, nouvelles,
Elyzad, 2017 ; Elyzad poche, 2024.

Le Palais des deux collines, roman, Elyzad, 2021 ;
Elyzad poche, 2024, Prix des Cinq continents de
la francophonie.

© Illustration de couverture (détail) : Eduard Pechuël-
Loesche, *Purple light (Evening)*.

© Éditions Elyzad, 2024
www.elyzad.com

Karim Kattan

L'Éden à l'aube

roman

elyzad

*Un enchanteur puissant,
A, jadis, en jardin, transformé la princesse.*

Jean Cocteau, *Renaud et Armide*

*L'ami ambigu qui sauta la fenêtre erre encore. Il n'a
pas, en touchant le sol, abdiqué sa forme. Mais que
je l'assiste seulement et le voici halliers, embruns, mé-
téores, livre sans bornes ouvert, grappe, navires, oasis...*

Colette, *La Naissance du jour*

Comment t'aimer dans cette ville caracté-
rielle, si prompte à la colère, cette ville hantée
par le dieu et qui ne me laisse pas la place de
t'adorer toi plutôt que lui ? Comme je voudrais
être un beau vase d'Hébron, bleu translucide
et plus lourd que la nuit, et toi l'artisan qui me
fabrique, ton souffle et ton doigté qui me font
prendre chair, tournoyer, luire, qui me distendent
jusqu'à mes extrémités, m'illimitent pour devenir
l'objet exact de ton désir, ta volonté faite lueur,
faite moi, ta main sur mon corps qui me fait
étinceler, briller en fournaise, pour fabriquer ta
cognac, ton foisonnement. Comme je voudrais
être le résultat unique, pour tous les temps et
toutes les nuits, de ton désir, façonné par ton
souffle, tes poumons, ta salive.

Cette année-là, le *khamsin* se leva en février. Les vents d'Égypte secouèrent le pays sans répit jusqu'en octobre. Il faisait chaud. Les maisons, les fenêtres, les grilles, les vitres étaient recouvertes de sable, ainsi que les checkpoints, les vendeuses d'herbes, les chiens errants, les fusils et les chardons, les voitures vieilles et neuves, les draps fraîchement repassés, les concombres et les courgettes, et les roses, et les piscines, et le ciel.

Un écran de sable se dressa entre chaque enfant d'Ève et son voisin. Les aéroports cessèrent leurs opérations. Sur les trois mers, la blanche du milieu, la rouge, la morte, l'horizon s'effaça. L'écran de sable s'étendit aussi sur le fleuve sacré. Tous les pays de l'autre côté des frontières disparurent derrière le maelström, comme si ce pays-là, l'ici, avait été depuis toujours l'unique pays, l'unique ici. La modernité fut frappée de cécité, ses instruments désorientés, ses appareils décalibrés. Les drones et miradors étaient aveuglés, les satellites de reconnaissance déphasés, les scanners confondus, les

applis détraquées, les antennes affolées. La géo-localisation, brouillée par les vents, pour la première fois depuis longtemps ne localisait rien ni personne. Plus la saison avançait, plus le *kham-sin* déglinguait ce petit coin du monde qui ne produisait désormais presque aucune donnée traçable, pas le moindre signal, pas une once de *data*. Le pays, caché sous ce vent, s'était comme dérobé à la planète, volatilisé.

On se demanda s'il restait encore du sable en Égypte, tant il y en avait dans l'air. On accusa, selon ses affinités et ses inimitiés, les juifs, les Palestiniens, les Israéliens, les Samaritains, les sorciers, les Américains, les musulmans, les Russes, les Druzes, les Chinois, les Arabes, les homosexuels, les femmes, les chrétiens, l'enfer, l'adversaire, le dieu.

On n'arrivait plus à respirer. On s'était habitué à retrouver sur le bord de la route ou dans une maison ou dans les champs ou attablés dans un café ou même amoncelés le long de la côte – que le mal demeure loin de vos oreilles – des cadavres, étouffés, les lèvres gercées et salées, les poumons gorgés de sable, les yeux arrachés par le vent. Celui-ci tuait surtout les jeunes hommes en pleine santé.

On l'appelait vent d'est, non qu'il vînt réellement de l'est – puisqu'il soufflait de l'Égypte et plus loin encore des terres des jinns et des sorciers, du profond désert qui nomma tous les déserts – mais parce qu'on avait l'intuition que le vent qui tue, qui rend fou, qui sablonne et désamorce et détruit, naît toujours de l'est, pas comme direction géographique ou point cardinal mais comme absolu. Ce ne pouvait être que le vent d'est, celui-là même qui est main du dieu dans son livre, qui se lève et fend la mer en deux, tarit les fontaines, apporte les sauterelles, le vent impétueux qui châtie et sauve, affame les premiers-nés, ravage les jardins, désorbite les satellites, dévaste les villes, et fait défaillir les grands, les forts, les justes.

Le sable s'était étendu sur l'horizon comme une robe de moire.

On parait les morts de leurs plus beaux costumes, ceux qu'on espérait garder pour leurs mariages. Pour eux, on organisait de somptueux cortèges, on scandait et chantait et ululait les chants nuptiaux. Funèbres fiançailles pour tous ces jeunes cadavres célibataires. On les couronnait de fleurs, on déposait des baisers sur leurs bouches froides et exsangues, on versait des larmes sur leur haleine fétide, on les préparait

pour des noces célestes avant de les enfouir sous terre.

On s'y habitua. On oublia, même, que ce n'était pas normal. On ne trouva pas de nom à donner à la saison. Ce fut, simplement, l'été.

Alors qu'un étrange vent de sable ensevelit le pays, deux hommes se croisent chez tante Fátima. Dans Jérusalem, ville labyrinthe, on se séduit chaque nuit en imaginant des histoires de jinns, de lions et de chevaliers.

En cette saison démoniaque, Gabriel et Isaac s'aiment, se perdent et se retrouvent, puis décident, en dépit du sable et des checkpoints, de partir en vacances... Mais n'est-ce pas un projet fou dans un pays morcelé ?

De Jérusalem à Jéricho, puis au mystérieux village où l'on oublie de mourir, jusqu'aux piscines de Salomon, c'est une aventure amoureuse, une recherche de lumière et de liberté.

Karim Kattan, auteur magicien, nous raconte de sa voix enchanteresse le ravissement de Gabriel et d'Isaac dans leur Palestine ardue, baroque et fabuleuse.

elyzad

21,50 €

